**Extrait : « Je ne me savais pas algérien, j’ignorais ce que c’est qu’être algérien »,***Simorgh*, Albin Michel, 2003, p. 139-140.

Je ne me savais pas algérien, j’ignorais ce que c’est qu’être algérien, je n’étais pas le seul, dans mon milieu on l’ignorait comme moi, chez nos proches et lointains parents de même, nos amis et connaissances en étaient aussi ignorants, nous ne nous en préoccupions pas, pour tout dire, et lorsque par accident la question se posait, ma mère opinait : *nous sommes turcs*, avec l’accent d’orgueil de mise en pareil cas, mais quand notre *appartenance*, non notre *origine*, aurait été affirmée avec plus d’aplomb et de hauteur s’il était possible, je puis affirmer à mon tour qu’il y avait peu de chance qu’elle, ma mère singulièrement, le fût, je l’affirme sans preuve mais, dans la chronique familiale, aucune preuve ne venait corroborer non plus sa déclaration hormis… hormis en ce qui concernait mon père. Turc, mon père l’était peut-être, non de naissance mais d’ascendance, un peu, des histoires traînent encore dans mes oreilles qui en accréditaient la légende, ou la véracité, la belle affaire, à quoi cependant il devait sa turcophilie, comme d’ailleurs la moitié de Tlemcen, notre cité, ce dont je n’ai eu connaissance que par ouï-dire, ne l’ayant pas vraiment tenu de sa bouche, il n’était plus de long temps là pour le confirmer (ou infirmer) à un grand garçon susceptible de prendre ces emphatiques ressassements au sérieux, mais la chronique m’en submergeait, m’en berçait encore, quand le temps des études fut venu.